

A propos de *La lune d'hiver*

par Robert Misrahi

- 54 -

A propos de *La lune d'hiver* (Flammarion, 1970) – *La Quinzaine littéraire*, du 1er au 15 septembre 1970.

De Claude Vigée, nous connaissions déjà quelques recueils de poèmes (*Aurore souterraine*, Seghers 1952, le *Poème du Retour*, Mercure de France 1962, ou *Canaan d'Exil*, Seghers 1962) et aussi deux ouvrages de forme originale, à la fois récit biographique, méditation sur les choses de la vie, expression poétique des formes du cosmos : c'était l'inoubliable *Été Indien*, chant secret de la splendeur, et les *Moissons de Canaan*. Aujourd'hui, voici un ouvrage hors catégories, dans la lignée des précédents, mais sur un chemin régressif. A partir des *Moissons de Canaan*, qui disait l'Israël d'aujourd'hui jusqu'à la Guerre des Six Jours, la *Lune d'hiver* est le premier livre qui commence la remontée régressive du cours du temps : il dit, dans un journal méditatif et poétique, à structure non-linéaire, le temps intérieur et historique qui va de la guerre de 1939 en Normandie et de l'organisation de la résistance juive à Toulouse jusqu'à l'émigration en Israël, après le long exil américain de 42 à 62. Après ce livre est annoncé un autre ouvrage remontant plus loin encore vers l'origine, c'est-à-dire l'enfance en Alsace : ce sera *Un Panier de boublon*.

En première analyse, nous sommes en présence d'un itinéraire, mais au sens le plus entier du terme. Le mouvement objectif, qui est voyage et déplacement et fuite devant la poursuite homicide des Juifs, est en même temps un mouvement progressif intérieur, métamorphose de la conscience d'un jeune étudiant juif, assuré de la vie, du bonheur de la France, en une autre conscience plus nocturne et plus amère mêlant désormais d'une indissoluble façon le goût de la splendeur et la saveur de la mort. Cet itinéraire, ce cheminement

progressif que le poète nous livre aujourd'hui par une écriture régressive est donc à la fois transformation et révélation d'un sujet, en même temps qu'insertion dans l'histoire et combat contre l'histoire (celle de l'Amérique). Parlons d'abord du « sujet », porteur évident de l'acte poétique qui nous est offert ici. Pour Claude Vigée, la signification de l'expression poétique des expériences du « moi » n'est pas lyrique au sens traditionnel du terme (même si, volontairement, l'écriture est à la fois classique et passionnée) mais métaphysique. Par l'imagination poétique (nombreuses images solaires et lumineuses, mais aussi images d'eaux et mythes bibliques), par l'écriture poétique explicitement posée comme telle, avec ses problèmes de création, de commencement et d'expression, l'auteur cherche à dévoiler, à mettre au jour ce qu'il appelle l'être, et qui est son expérience la plus profonde du moi en tant qu'il retrouve, par-delà même la sexualité exaltée, sa substantialité véritable et, surtout, sa propre origine. Cette origine en soi-même est aussi bien l'origine en tous. A propos des « ateliers de poésie » de certaines Universités américaines, dont Claude Vigée fait la critique la plus impitoyable (p. 273), lui qui est à la fois poète enseignant (jadis en Amérique et aujourd'hui à l'Université de Jérusalem) et véritable poète créateur, il peut écrire : « C'est ce *je ne sais quoi de mystérieux* caché au cœur de toute poésie comme l'eau vive dans le rocher, que le poète enseignant pourra faire entrevoir à certains de ses étudiants. Suivant l'exemple donné par Baudelaire notre maître, le poète enseignant s'efforcera de retrouver et de rendre sensible dans la trame du texte étudié, la pulsion nue, la vibration des *rayons primitifs*. » (p. 272). Dans sa propre expérience et

dans l'expression poétique et de second degré de cette expérience, Claude Vigée voit bien par exemple que, à l'instar de l'acte poétique, l'acte charnel tient lieu de patrie, il est « semblable à l'accomplissement du monde mystique, tous deux émettent la lueur de l'origine... se (mêlent) à l'origine par le jeu des sens eux-mêmes, en toute jouissance de cause. Connaître celle-ci signifie aussi se fondre sciemment en soi, comme être humain parfait et défini, couvrant pleinement ses responsabilités limitées ».

L'itinéraire de Claude Vigée, qui cite souvent Baudelaire, Rilke et, plus souvent encore, Mozart, est donc celui d'un poète métaphysicien. Mais comment ce cheminement conduit-il vers Israël ? C'est à travers deux médiations qu'on peut comprendre ce mouvement : d'abord la persécution antisémite en France et la négativité de l'exil américain, et ensuite la coïncidence du poète avec Israël, conçu comme peuple poète, rétabli en son vrai lieu. La première médiation qui est surtout l'Amérique comme négatif et comme hiver lunaire et ontologique, permet à Claude Vigée d'écrire ses plus belles pages de chronique et de critique historique. Certes, la description de l'exode de 40 est assez extraordinaire, et l'histoire de la résistance juive à Toulouse (où Claude Vigée fait la connaissance de Jean Cassou), le récit de la formation de l'Armée Juive aux côtés de l'écrivain juif russe David Knout, sont des témoignages irremplaçables. Paradoxalement, le lecteur français contemporain sera peut-être plus sensible à la critique de l'Amérique morne, capitaliste et technocrate. Voici comment le poète exprime ce que les sociologues diront plus tard avec des chiffres et des diagrammes : « Monde où rien n'arrive, où rien ne s'engendre ni ne s'enchaîne pour devenir davantage soi-même, où tout d'avance survit et où cela même qui n'est pas encore enfanté s'enlise dans son marasme à venir. » (p. 145, dans le chapitre qui a donné son titre à l'ouvrage.) La vision du désert métaphysique et historique de l'Amérique des années 50 symbolisé par les paysages lunaires et

hivernaux n'empêche pas, mais renforce au contraire la critique de la société de rendement, dans une sorte de prémonition perspicace : « S'adapter, s'ajuster, veut dire en vérité : s'aplatir dans le dénuement d'être. » Il faudrait rappeler les rencontres de Claude Vigée et de Marcuse, à l'Université Brandeis, lorsque le poète écrit : « Ma définition actuelle de l'homme heureux : il peut déterminer l'emploi de sa journée » (p. 175) ou lorsqu'il dénonce l'hypocrisie sinistre et le dénuement intérieur de la « *Great Affluent Society* », cette devise des restaurants à self-service automatique où « les pauvresses à l'œil vide restent assises jusqu'à minuit » (p. 209). C'est dans ces pages qu'on saisit le mieux les qualités de portraitiste et de critique social.

Finalement, l'Amérique d'exil chasse encore, par l'intérieur, le poète vers la seconde et ultime médiation de son destin : Israël. C'est qu'en Israël se trouve le peuple-poète, le peuple conscient d'être ancré sur la plus ancienne origine, soucieux, comme le poète, de la synthèse entre l'être substantiel et l'originaire. Certes, un regard plus réflexif préférerait que la littérature israélienne de langue française (dont Claude Vigée est proprement le créateur) continue de forger son langage original sans qu'elle ait besoin de puiser son matériel verbal dans les mythes bibliques. Israël a atteint son indépendance et sa maturité, et il doit pouvoir être capable de déployer une culture nationale qui intègre l'histoire et l'origine mais dans un langage non forcément biblique. C'est en réalité à l'invention de ce nouveau langage israélien que travaille Claude Vigée, lorsqu'il ne se réfère pas aux contenus traditionnels de la culture juive. C'est que le poète, s'il est responsable d'une culture et d'un peuple, ne peut pas éviter, tout en restant poète, de faire la critique de l'imagination de l'origine et du commencement. La conscience totale et vraie de l'origine ne consiste pas seulement dans un retour imagé sur le passé ; elle implique en outre l'adhésion à soi dans la présence du bel aujourd'hui, sans nostalgie ni amertume. Il y a là une *conversion* à réaliser.



Isabelle Valdelièvre, *Pied, 2. Pointe sèche.*